



MAZÉ TORQUATO CHOTIL



# Sources Vivantes

pour les peuples Guarani, Kaiowá  
et Terena de la Réserve de  
Dourados, Brésil



**BIBLI**o  
e d i t o r a



# Sources vivantes

pour les peuples Guarani, Kaiowá  
et Terena de la Réserve de  
Dourados, Brésil







# Sources vivantes

pour les peuples Guarani, Kaiowá  
et Terena de la Réserve de  
Dourados, Brésil

MAZÉ TORQUATO CHOTIL

1ère édition  
2022



Copyright © 2022 by **Mazé Torquato Chotil**

Rogério Fernandes Lemes  
*Coordination Éditoriale*

Kassia Regina Mariano  
*Assistante Coordination*

Mazé Torquato Chotil  
*Revue textuelle*

Rogério Fernandes Lemes  
*Développement de la couverture*

*Projet graphique*



e d i t o r a



(67) 99939-4746 (Vivo - WhatsApp)



biblioeditora@gmail.com



@biblio.editora



www.biblioeditora.com.br

**Données internationales de catalogage avant publication**

---

Chotil, Mazé Torquato, 1958—.

C551n Sources vivantes: pour les peuples Guarani, Kaiowá et Terena de la Réserve de Dourados, Brésil / Mazé Torquato Chotil. — 1. ed. — Dourados: Biblio Editora, 2022.

72 p. ; 14x21cm.

ISBN 978-65-87086-53-8

1. Littérature. 2. Peuples autochtones. 3. Jaguapiru 4. Bororó 4.  
Droits de l'homme I. Chotil, Mazé Torquato II. Titre.

CDD - 869

---

Toute reproduction totale ou partielle sans autorisation préalable de l'Auteur est interdite.  
Tous droits réservés au Brésil, conformément à la loi 9.610/98.



## SOMMAIRE



<i>La Réserve</i>	15
<i>La Réserve de Dourados</i>	19
<i>Trois peuples indigènes</i>	25
<i>Les écoles</i>	35
<i>Maison de prière</i>	44
<i>Un environnement dégradé</i>	58
<i>La production des produits biologiques</i>	60
<i>Les sources d'eaux</i>	63
<i>Sources</i>	73





*Les remerciements de l'auteure aux lecteurs :*  
*Françoise Alexandre*  
*Bernard Chotil*  
*Jean-Pierre Guis*



Dourados est la deuxième ville en population de l'Etat du Mato Grosso do Sul, Brésil, région dont je suis originaire. Elle possède la plus grande réserve d'indiens du pays et donc concentre d'importants problèmes autour de ses deux principales localités, les villages de Jaguapiru et Bororó.

La camionnette couverte de poussière rouge, la même que j'ai vue dans mon enfance colorer le ciel et les draps blancs dans l'arrière-cour des maisons, est adaptée aux chemins de terre et au transport de bric-à-brac sur la plate-forme arrière. L'enseignant et chercheur est ponctuel pour la visite<sup>1</sup>. Cajetano Vera est de l'ethnie guarani, diplômé en sciences biologiques de l'Université fédérale de Grande Dourados (UFGD), maître en développement local de l'Université catholique Dom Bosco de Dourados et professeur à l'école municipale indigène Tengatú Marangatu, dans la localité de Jaguapiru.

---

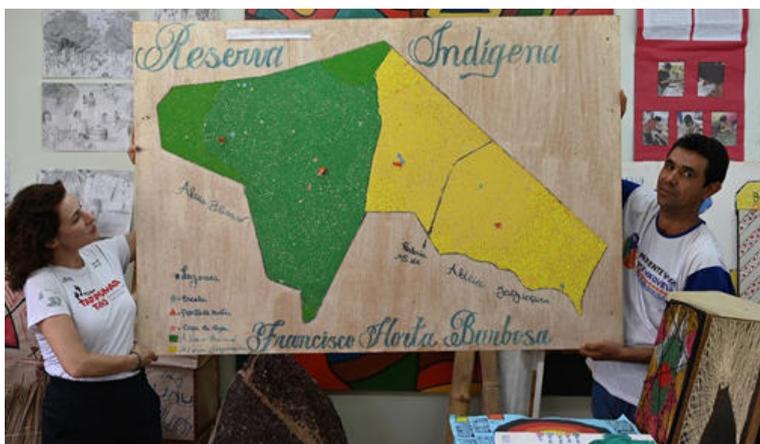
<sup>1</sup> Nous sommes le 22 octobre 2021.

Les villages Jaguapiru et Bororó forment la Réserve Indigène de Dourados. Le professeur m'emmènera visiter Jaguapiru où il enseigne. Auparavant, nous avons échangé des informations sur le projet Nascente Viva – Yvu Oikoveva en guarani –, auquel il participe. Créé en 2018, ce projet vise les actions socio-économiques et environnementales de la Réserve de Dourados et a été créé par les institutions suivantes : Association des femmes autochtones de Dourados (AMID), Association des producteurs biologiques du Mato Grosso do Sul (APOMS), Université fédérale de Grande Dourados (UFGD) et le groupe Team Tarahumara Fans, d'Allemagne.

L'objectif principal est de restaurer les sources d'eaux et la végétation qui bordent la rivière Jaguapiru, tout en proposant des activités d'éducation environnementale aux élèves des écoles indigènes de la réserve.

En route ! La matinée est ensoleillée, il fait autour de 25 degrés, idéal pour la visite. La voiture tourne à gauche et dans le bloc suivant, à droite nous sommes déjà sur l'autoroute MS-156. Dans la ville, cette autoroute n'est pas différente des rues. Des arbres et des fleurs dans le terre-plein au milieu de la route. Maisons commerciales de part et d'autre, de style lusitanien, « carré ». Un complexe résidentiel de quatre étages, un immeuble plus haut... quelle différence avec les images de la ville de mon enfance plus de 40 ans en arrière ! La ville s'est « développée ».

Plus de 15.600 personnes vivent dans la réserve indigène de Dourados dans ses deux villages. C'est certainement la plus problématique des réserves du pays étant la plus peuplée, elle concentre le plus grand nombre d'indigènes confinés au monde, selon l'ONU. Après les taux de suicide élevés des années 1980-1990, elle est aujourd'hui confrontée à des problèmes d'alcoolisme, de violences – principalement faites aux femmes, avec des viols –, de meurtres (un tous les deux jours et demi, en juin de 2019), de drogue, de malnutrition infantile, de conflits de pouvoir, sans compter le manque d'eau potable, d'équipements urbains, d'assainissement et confronté à un environnement dégradé. La réserve n'est pas complètement isolée de la ville parce qu'il y a des bus partant des écoles vers Dourados, trois fois par jour. Un autre bus relie la réserve à la ville voisine d'Itaporã.



La réserve présentée par Francisco Horta Barbosa. Elen Mary Machado à gauche et Cleber Dias à droite. Photo : Robert Wenkemann.

On estime que 60% de la population est constituée enfants et des adolescents et que le taux de prisonniers autochtones à Dourados est le plus élevé du pays, la plupart d'entre eux ayant moins de 29 ans. Les institutions mènent toujours des campagnes pour apporter de la nourriture aux nécessiteux, cependant la situation structurelle de la communauté reste préoccupante. Parallèlement à cette réalité, l'État du Mato Grosso do Sul est l'un des plus grands producteurs alimentaires du pays. Dourados a des universités, une vie économique importante, mais beaucoup de gens ignorent la richesse culturelle de ses peuples indigènes, leur refusant le statut de citoyens. Beaucoup d'entre eux sont discriminés dans la recherche d'emploi, on les appelle péjorativement « bugres » – individus grossiers, primaires, non civilisés – ou « Indiens paraguayens ». Certains rapports disent que les restaurants qui achètent du manioc indien, parce qu'il est moins cher, ne divulguent pas l'information de peur de perdre des clients racistes.

*Avez-vous du vieux pain ?  
non, enfant  
il y a le pain que le diable a pétri  
Il y a du sang d'indien dans les rues  
et quand il fait nuit  
la lune affligée a des gémissements  
Pour ses fils morts [...]*

*Poème Genocídio d'Emmanuel Marinho*

Plus loin, les maisons se font rares et la route prend l'apparence d'une autoroute. Un panneau indique, sur la gauche, l'Université Fédérale de la Grande Dourados et une Faculté privée. A droite, un lotissement populaire. L'asphalte perd sa couleur au profit de la terre rouge de la région, la « bonne terre » différente de la nôtre, sablonneuse, comme disait mon père installé dans la commune plus au Sud. Voitures, motos, camions de livraison passent de part et d'autre de l'autoroute. Sur la droite se trouve un champ de cannes. La canne à sucre ainsi que les bovins de boucherie, la production de soja et le manioc sont importants pour l'économie de l'État du Mato Grosso do Sul.

- Ici, à gauche et à droite, ce sont déjà des terres de la Réserve, explique Cajetano.

L'autoroute a divisé les terres !

- Là, sur la gauche, il y a une foire aux produits bio deux fois par semaine.

A environ sept kilomètres du centre-ville, la voiture tourne à gauche et quitte l'autoroute. Le chemin est maintenant en terre, une terre rouge qui peint les feuilles des arbres aux abords de la route. Les pluies récentes ont endommagé la rue principale à l'entrée du village de Jaguapiru, la voiture doit donc ralentir. Quelques cailloux ici et là. Au bord du chemin, des papiers et des bouteilles en plastique vides au milieu des buissons verts ou secs. Des maisons encore découvertes, rouges comme la terre.

Quelques commerces simples dans la rue : bar, lave-auto, magasin de pneus...



Photo : Robert Wenkemann.

Je ne vois pas de forêt ni d'ipês en fleurs. Quelques cocotiers, bananiers, buissons clairsemés, il semble que plus rien ne pousse. Une église. Une autre église !

- Les églises sont nombreuses par ici. Des étudiants à pied ou à vélo se dirigent vers les écoles qui proposent des cours bilingues, portugais et Guarani ou Terena depuis 1988, après l'instauration de la nouvelle Constitution post-dictature. Plus loin, la voiture s'arrête.

- C'est là ! L'École municipale autochtone Tengatuí Marangatu. En face se trouve l'école publique interculturelle indigène Guateka - Marçal de Souza. A gauche de celle-ci, le poste du cacique,

aujourd'hui appelé capitaine, sorte de représentant administratif du lieu.

## La Réserve

Avant l'arrivée des premiers Blancs dans la région au XVI<sup>e</sup> siècle – les Espagnols, puis d'autres comme les jésuites, les pionniers de São Paulo, les bandeirantes... –, les peuples Guarani, Kaiowá et Terena vivaient dans la région de l'actuel Mato Grosso do Sul, et dans une partie du Paraguay, de l'Uruguay et de l'Argentine. Ces peuples se déplaçaient librement, chassant et pêchant. Surtout pendant et après la guerre du Paraguay (1864-1870), l'arrivée des Blancs dans la région s'est intensifiée et s'est poursuivie puisque l'idée du gouvernement brésilien était d'organiser la défense du territoire à la frontière du Paraguay. Après avoir créé des postes militaires et des colonies, l'État occupe politiquement et économiquement l'espace avec le projet positiviste de progrès, d'assimilation de la population indigène à la civilisation via le processus d'acculturation.



Le Mato Grosso do Sul, et la commune de Dourados.



à la culture des Blancs basée sur la propriété et l'héritage des biens, un système que ces peuples autochtones considèrent comme prédateur, raciste et excluant. Ils ont ressenti que l'appropriation de leurs terres était un acte de grande violence, créateur d'inégalités. Ils ont essayé de résister, ils ont fait des alliances entre eux, mais ils n'ont pas pu empêcher la colonisation de leurs terres.

Après la guerre précitée, le gouvernement a accordé plus d'un million d'hectares de terres pour l'établissement de la Companhia Mate Laranjeira, fondée en 1883 pour la production de thé maté. Dans l'exécution du "processus de civilisation", les indigènes étaient considérés comme « sauvages », « primitifs », qui « pacifiés », pouvaient être utilisés dans l'intention d'explorer les richesses du « sertão<sup>2</sup> ». Et Mate Laranjeira les a utilisés comme main-d'œuvre bon marché dans des conditions proches de l'esclavage.

Au début du XXe siècle en 1910 le gouvernement a créé le Service de protection des Indiens (SPI) (remplacé par la Fundação Nacional do Índio – Funai, en 1967) en tant qu'organisme responsable de la « tutelle » des peuples autochtones et du « système de réserves indigènes ». Entre 1915 et 1928, huit zones de terres ont été désignées pour être délimitées et homologuées comme réserves indigènes dans l'état actuel du Mato Grosso do Sul, sans consulter ni

---

<sup>2</sup> Zone semi-aride du Nordeste brésilien. Le sens originel signifie l'« arrière-pays ».

prendre en compte les cultures indigènes, leurs territoires traditionnels, le tekoha, « lieu d'où l'on est » ou encore « terre sacrée ». L'idée était de limiter l'espace des peuples autochtones afin d'allouer les autres espaces à la colonisation. Le gouvernement de Getúlio Vargas a ensuite introduit la Colônia Agrícola Nacional de Dourados (CAND), qui a attiré des travailleurs ruraux sans terre de diverses régions du Brésil désireux d'accéder à des parcelles de terre gratuites.

## La Réserve de Dourados

Aujourd'hui, le Mato Grosso do Sul est le deuxième État du Brésil en termes de population autochtone, avec 77 025 personnes (18 % à Dourados), soit 9 % de sa population en 2010. Peuples des ethnies : Guarani, Kaiowá et Terena, les plus nombreux, mais aussi Kadiwéu, Ofaiet, Kamba, Atikum, Guató, Xavante et KiniKinau. Parmi les réserves créées dans le Mato Grosso do Sul figure la Réserve indigène des Dourados (RID, 1917), d'une superficie de 3.475 ha, délimitée et approuvée en 1965 (3 515 ha en 2013 selon la Funai, sur les 3.600 ha initialement prévus. La différence entre ces superficies s'explique par l'occupation de certains terrains par des propriétaires qui étaient installés dans le voisinage. Plus de 15 600 personnes y vivent actuellement.

Trois peuples de cultures différentes étaient destinés à cette réserve divisée en deux localités Bororó et Jaguapiru : Terena, Guarani Kaiowá et Guarani Nandeva. Aujourd'hui la réserve, séparée par une autoroute, est proche du périmètre urbain de la ville de Dourados, qui compte environ 200.000 habitants. À partir de la fin des années 1970 les peuples autochtones qui ont dû abandonner leurs terres dans la région sont revenus réclamer leurs territoires traditionnels dans diverses parties de l'État. C'est ainsi qu'en 2014, dans la commune de Dourados, le village de Panambizinho a été homologué et régularisé avec 1.272 ha et une population

d'environ 400 habitants majoritairement Kaiowá. Toujours dans la municipalité de Dourados, les communautés de Passo Piraju, Ñu Porã et Apyka'i sont en cours de démarcation administrative. À leur tour, d'autres groupes, Pacurity, Yvy Poty Rory, Jaiche Piru, Yvy Verá, Boqueiron, Ñu Verá I et II, Ñu Verá Guasu et Avaete en zones de contentieux exigent de récupérer leurs anciens territoires qui ne font pas partie des études de démarcation en cours, même dans les domaines couverts par l'Engagement d'Ajustement de Conduite signé entre le Ministère Public Fédéral (MPF) et la Funai en 2007.

Les familles indigènes ont toujours une présence historique dans les zones des districts de Picadinha et Itahum, à Agrovila Formosa et dans le périmètre urbain de la ville, en particulier à Chácara California. Ils habitent également plusieurs espaces de l'aire urbaine.

Dans la municipalité voisine de Douradina, se trouve le village de Panambi, avec 12.000 ha et une population de 1.016 Guarani Kaiowá.

Selon la loi en vigueur les réserves indigènes sont des biens de l'Union et les terres appartiennent aux peuples indigènes. La terre ne peut pas être échangée ou prêtée. L'exploitation économique relève de la responsabilité de la population indigène, dont l'autonomie doit être respectée.

En tant que citoyens à part entière, les peuples autochtones ont droit aux prestations sociales et à la sécurité sociale de l'État brésilien et peuvent tenter

une action en justice et défendre leurs droits et intérêts, y compris contre leur supposé tuteur : l'État, par l'intermédiaire du ministère public fédéral. Aux peuples autochtones sont également garantis dans la Constitution de 1988 le respect et la protection de leurs cultures – mode de vie et de production –, ainsi que le droit dans leurs villages à une éducation interculturelle, bilingue portugais et langue d'origine. La Déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones de 2007, rappelle l'importance de ces peuples dans la formation et la richesse de la société, et la menace à laquelle ils ont été confrontés.

A l'arrivée des Blancs en 1500, on estime qu'il y avait environ 8 millions d'indigènes sur le territoire du Brésil. Ils ne sont pas plus de 900.000 de nos jours. Formée initialement par les peuples Guarani Kaiowá, Guarani Nãndeva et Terena, la Réserve des Dourados a aujourd'hui une part croissante de population « mixte », résultat de mariages entre Terena et Guarani dans leur majorité et entre autochtones et allochtones, formant des relations complexes et non sans conflits. Selon une enquête non publiée de 2016 par Cajetano Vera, il y a 43% de Guarani Kaiowá, 35% de Guarani Nãndeva, 16% de Terena et 0,6% de métis dans la réserve.

L'enseignant explique que l'école en face est l'école primaire interculturelle indigène de Guateka qui dessert les deux villages. La construction en

forme de cercle se voit de loin. Il me présentera l'école où il travaille, Escola Municipal Indígena Tengatuí Marangatu, son équipe d'enseignants et son directeur, qui pourront m'expliquer la situation de la réserve et surtout l'enseignement qui y est pratiqué. Il doit donner deux cours puis à l'heure du déjeuner, il peut m'emmener visiter la Casa de Reza et son chaman.



Ecole Escola Estadual Indígena Intercultural Guateka – Marçal de Souza.  
Photo : Robert Wenkemann.

Les enfants et les jeunes entrent dans leurs écoles. Tengatuí Marangatu possède à sa droite un grand gymnase couvert pour la pratique du sport, en face un espace en forme de hutte d'Indien, avec une scène qui sert de lieu de rencontres et d'activités artistiques, et où les enfants jouent pendant les pauses. A droite et à gauche de la hutte deux bâtiments avec salles de cours, la salle des professeurs et la bibliothèque.



Derrière les bâtiments, le professeur Cajetano me présente la pépinière et la maison des semences.

- Pendant la pandémie, avec les cours à distance, n'a pas été possible une plus grande prise en charge des semis, mais nous reprenons nos travaux. Au cours des dernières semaines, nous avons construit

une citerne pour fournir de l'eau à la pépinière.  
Bientôt la pompe sera installée.



La pépinière.



Nelson Avila da Silva à la pépinière.  
Photo : Robert Wenkemann.



Cajetano Vera. Photo : Robert Wenkemann.

En attendant la cloche pour commencer les cours, les enfants jouent. Beaux, avec leurs cheveux noirs, des visages brunis de soleil. Dans leurs yeux je lis tous les espoirs qu'ils ont dans l'avenir. Après avoir été présentée au personnel de l'école, je peux prendre le temps de chacun pour mieux connaître les gens qui vivent dans la Réserve, et me renseigner sur le travail que font les instituteurs. Tout d'abord quelques informations sur les gens qui vivent dans la réserve.

## Trois peuples indigènes

Guarani, Kaiowá et Terena sont les habitants des deux villages. Les Guarani sont répartis en Argentine, au Paraguay et au Brésil (Rio Grande do Sul, Santa Catarina, São Paulo, Paraná et Mato Grosso do Sul). Les Guarani Ñandeva et les Guarani Kaiowá utilisent la même langue guarani de la famille linguistique tupi-guarani. Les soi-disant Guarani aujourd'hui sont les Guarani Ñandeva, ce qui signifie « ceux qui nous appartiennent ». La structure familiale guarani est constituée de grandes familles, dans lesquelles les hommes ont le rôle de nettoyer la terre et les femmes, celui de planter, récolter et transporter les produits. Les femmes jouent un rôle important. Dans le respect de la tradition, les hommes au moment du mariage vont vivre avec la famille de la femme. En plus des sous-groupes Guarani Ñandeva et Guarani Kaiowá, il y a aussi les Guarani Mbya, mais pas dans la réserve. Ils conservent des manières spécifiques d'interpréter la réalité ainsi que la langue, les coutumes, les pratiques rituelles, une organisation politique et sociale et une orientation religieuse distinctes. Les Guarani Ñandeva qui pratiquaient le coopérativisme, étaient influencés dans l'agriculture par la lune au moment des semailles, de la récolte et dans la coupe du bois. Représentations des Guarani Ñandeva dans le passé :



Sculptures d'Araci Marques Vendamini, FIC-MS.



La Kuñangue Aty Guasu est organisée tous les ans par des femmes Guarani et Kaiowá.



Instruments de musique de l'artisanat Terena et Guarani.

Kaiowá ou Kaiwá ou Cauás. Cette dénomination a été donnée par les colonisateurs à ce groupe de Guarani qui vivait dans la région sud de l'État. Selon les estimations les Kaiowá, fils de la forêt, occupaient 40% du territoire du Mato Grosso do Sul, notamment dans la région de Dourados. Comme on l'a dit, c'est un peuple qui appartient à la branche linguistique tupi et fait partie des groupes autochtones qui connaissent leur territoire.

Ils croient qu'ils ont été les premiers à être créés par Dieu, suivis par les Guarani, d'autres groupes indigènes et les blancs. Ils évitaient autant que possible les contacts avec les Européens, mais comme leurs territoires traditionnels ont été occupés, ils n'avaient pas d'autre choix que de s'installer dans la Réserve de Dourados, suivis des Guarani et des Terena.

Leur « façon d'être », Teko Katu, est « calme et patiente », ils considèrent « immoral de réagir avec colère » selon le professeur Kaiowá Tónico Benites, une marque culturelle par laquelle ils peuvent se soumettre à une situation indésirable. Fermés sur l'extérieur, ils peuvent être considérés par beaucoup comme arriérés ou sous-développés. Ce sont eux qui

ont le mieux conservé leurs coutumes. Culturellement, ils portaient des bandages aux poignets et aux chevilles, ils se peignaient le visage avec du rocou et portaient une ceinture - la kuákuahá - lors de rituels avec des fleurs et des plumes de toucan.



Sculpture d'Araci Marques Vendamini, FIC-MS.



Sculpture d'Araci Marques Vendamini, FIC-MS.



Artisanat guarani kaiowá. Source: <http://www.ms.gov.br>.

Les Terena parlent la langue de la famille linguistique Arawak. Ils sont présents en divers points du nord et du sud de l'Amazone et sur le cours supérieur du fleuve Xingu. Les habitants de la région, connus sous le nom de Guaná, ont vécu dans le Chaco jusqu'au XVIIIe siècle, lorsqu'ils sont entrés dans le territoire actuel du Mato Grosso do Sul. Ils vivent actuellement dans le Mato Grosso et le Mato Grosso do Sul.

Pendant la guerre du Paraguay, ils ont été recrutés pour le combat et l'approvisionnement alimentaire. Alors que leur territoire était le théâtre de conflits, leurs villages ont été détruits puis leurs territoires occupés par des fermes. Ils ont été contraints de travailler dans les installations des Lignes Télégraphiques (1900) sous les ordres du Maréchal Rondon et dans la Companhia Estrada de Ferro Noroeste do Brasil (1904).

Considérés comme des agriculteurs qualifiés, ils ont reçu du SPI la mission d'enseigner les techniques d'agriculture aux Guarani et Kaiowá dans la Réserve de Dourados. Ils cultivent du maïs, du manioc, du

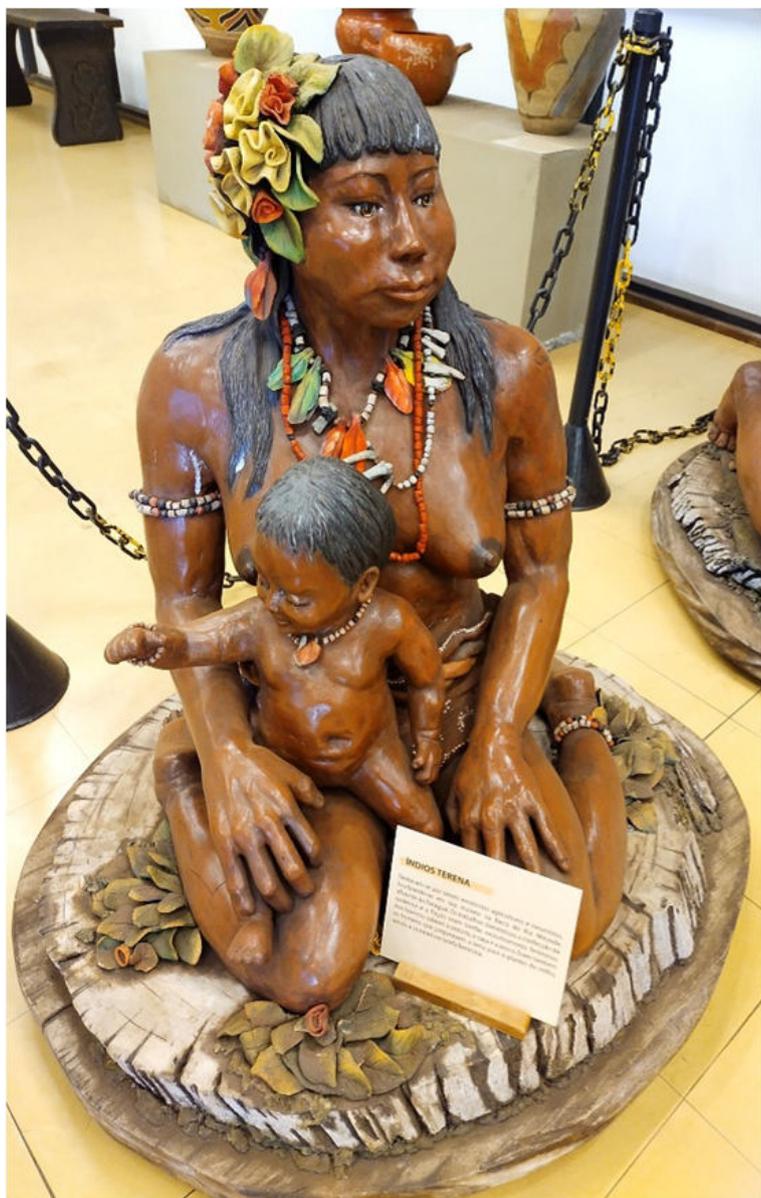
tabac, de la patate douce, du coton et de la citrouille.  
Ce sont aussi des potiers.



Maïs et manioc. Photos : Robert Wenkemann.

Après la guerre du Paraguay, ils ont pratiqué la danse de l'émeu, aussi appelée bate-pau<sup>3</sup>, au son des flûtes. Culturellement, ils peignent le visage et sont ouverts sur l'extérieur, se rapprochent facilement des autres peuples et s'adaptent à des environnements différents, ce qui expliquerait leur expansionnisme et leur domination sur les autres peuples indiens.

<sup>3</sup> Manifestation rituelle des Terena, liée à la guerre au Paraguay. Danse qui légitime le grand guerrier. Dans le combat, les bâtons, pous, se choquent produisant leur propre son.



Sculpture d'Araci Marques Vendamini, FIC-MS.



Sculpture d'Araci Marques Vendamini, FIC-MS.



Jarre en argile pour l'eau, bols et vases de l'artisanat Terena.

Après des siècles d'« acculturation » à proximité des villes, avec des espaces insuffisants pour le nombre croissant de la population, comment préserver les modes de vie, les plantations dans un environnement où l'agro-business produit à grande échelle du soja, de la canne à sucre, du maïs et du bétail, y compris avec l'utilisation de pesticides et la pression foncière pour louer leurs terres ? Les pertes culturelles sont importantes. Par exemple, le chef, figure centrale chez les Guarani, a perdu le pouvoir face à la gestion de la réserve, ses dieux sont remplacés par ceux des nombreuses églises qui y ont été installées pour les « gagner » (c'est-à-dire les convertir).

Difficile de maintenir leurs traditions. Les problèmes susmentionnés gagnent du terrain. Car souvent en dehors du village les indigènes sont désignés comme des gens qui ne font rien, « ne se développent pas », vivent aux dépens de la société.

## Les écoles

Dans la salle des professeurs, je peux parler à certains d'entre eux, qui attendent leurs horaires de cours. Tous les enfants et jeunes du village ne sont malheureusement pas scolarisés. Avec le travail ou la mort de leurs parents, beaucoup vivent dispersés, circulant dans l'espace de la Réserve. D'autre part les jeunes, en raison de la nécessité de travailler, ont cessé de fréquenter l'école. La scolarisation est l'une des choses les plus importantes actuellement dans la réserve. Les cours sont dispensés dans les deux langues : portugais et la langue de l'ethnie.

Les écoles existent sur la réserve depuis au moins 1931, mais c'est en 1973 que la Funai a introduit l'enseignement bilingue, un enseignement devenu obligatoire avec la Constitution brésilienne de 1988. En instituant des formations, la Funai a commencé à former des enseignants indigènes à assumer l'enseignement scolaire dans leurs communautés. Ainsi, à la fin des années 1980, il y avait déjà un nombre croissant d'enseignants autochtones dans l'éducation scolaire autochtone dans la réserve et au Brésil.

Plus récemment, depuis 2006, la Faculdade Inter cultural Indígena (FAIND), de l'UFGD, à travers son cours de licence interculturelle indigène Telo Arandu, a formé de nouveaux enseignants, qualifiés dans quatre domaines : sciences humaines, langues, mathématiques et sciences naturelles. Les

institutions scolaires installées à l'intérieur et à l'extérieur de la zone indigène accueillent plus de 3.000 élèves de la réserve et d'autres villages de la municipalité, de la maternelle à l'enseignement supérieur, y compris des cours d'alphabétisation pour adultes, un cours de formation spécifique pour les enseignants indigènes et des cours techniques.

Actuellement, il existe sept unités scolaires municipales et une unité secondaire d'État. L'école, à travers l'enseignement bilingue, les livres qui sont produits, la tenue de fêtes traditionnelles, l'apport des paroles et pratiques des membres traditionnels de la communauté ainsi que des chamans, des chefs religieux et des chefs politiques, contribuent beaucoup au maintien des cultures de chaque peuple.

L'ethnie Terena est celle qui a le plus souffert en termes de pertes culturelles au fil du temps. Nombre d'entre eux ont perdu leur langue, un de leurs plus grands atouts culturels. Si certains la parlent encore, beaucoup n'ont plus cette langue maternelle à leur disposition. L'une des enseignantes présentes dans la salle des professeurs explique qu'elle ne parle pas la langue de ses ancêtres car ses parents ne la parlaient plus. La famille n'enseignait pas sa langue maternelle parce qu'elle pensait qu'elle n'était pas nécessaire pour travailler en ville. Elle croit que seulement 50% des Terena la parlent aujourd'hui. Elle n'a appris que quelques mots, des noms d'objets et quelques textes. Cela ne l'empêche pas de se sentir Terena : « Je suis une indigène métisse, je ne parle pas la langue, mais

je me considère comme une personne de la communauté. Je suis née ici, j'ai eu des enfants ici, j'ai déjà un petit-fils et je vais rester ici ». Elle garde comme tradition culturelle l'utilisation de plantes médicinales transmise par les parents et l'importance d'une alimentation saine, qui peut éviter de nombreux problèmes de santé.

Rappelant que l'ethnie a été envoyée au village afin de développer une activité agricole avec les Guarani. « Enfant, je mangeais du potiron et des ignames, ce que je trouvais merveilleux, mais les petits espaces d'aujourd'hui dans le village ne permettent plus de planter ». Elle a essayé de transmettre au maximum ces traditions à ses enfants, cependant, elle dit qu'il est difficile de lutter contre l'environnement dans lequel ils vivent : « Les enfants ne mangent pas ce que nous mangions, ils disent que l'igname n'a pas de goût. Ils aiment manger des hamburgers, des hot-dogs, boire des sodas, toutes ces choses qui ne sont pas bonnes ». Côté jeux, quand elle était enfant, elle jouait avec des poupées faites avec des épis de maïs sans les graines, des billes en argile, qui se cassaient facilement, mais d'autres étaient fabriquées... « Aujourd'hui, les enfants ne veulent jouer qu'avec des téléphones portables ». Difficile de lutter contre la mondialisation, surtout quand votre culture n'est pas valorisée. L'enseignement des langues est essentiel, car il visite le passé et transmet l'essence de la culture.

Aginaldo Rodrigues, de l'ethnie guarani, est

professeur de cette langue qu'il a apprise de ses parents. Il est né dans le village Bororó et à l'âge de huit ans la famille a déménagé à Jaguapiru où il vit actuellement. Dans son enfance ses parents lui racontaient des histoires, notamment celles du soleil et de la lune. Ils parlaient de ce qu'on pouvait et ne pouvait pas manger, des traditions du passage à l'adolescence, des histoires de la fille qui s'engage avec un très beau jeune homme qui est en fait un animal transformé, une façon de parler des risques de ne pas respecter les règles de la famille ou de la communauté.

Si les traditions culturelles ont été peu pratiqués, les danses et les prières sont restées présentes dans la vie de certaines familles. « Au loin, j'entendais les chansons, j'avais même peur, car je ne comprenais pas grand-chose à ces chansons de Kaiowá », explique l'enseignant. Les parents n'avaient pas l'habitude d'en parler, comme si c'était une chose naturel. Par la suite Il a découvert les traditions des différentes ethnies de la communauté. Aginaldo est assistant à l'administration de l'école où l'enseignement des langues n'est pas entièrement bilingue, il y a des heures de cours par semaine. Cependant, le guarani est bien parlé dans le village et l'alphabétisation peut également être enseignée dans la langue maternelle, car de nombreux enfants peuvent rencontrer des difficultés avec le portugais. Pour enseigner le guarani et le terena à l'école, les enseignants ont produit du matériel, des livres bilingues ou des livres dans l'une





Quelques livres de la bibliothèque de l'école.

Le professeur Cajetano Vera a terminé ses deux cours et vient prendre un café dans la salle des professeurs, avant de m'emmener à la Casa de Reza. Également chercheur et observateur du village, il participe à plusieurs projets, comme *Nascente Viva*. Rappelant que les cultures du village ont beaucoup changé du fait de la demande sociale. « Le Xander, qui avait l'habitude de louer les services des Indiens du village, les emmenait travailler à la coupe de canne. Quand ils restaient loin de la famille pendant 60 à 90 jours, la femme restait à la maison, ne travaillait pas à l'extérieur du foyer, s'occupait de la maison, des enfants et du jardin pour les plantations de subsistance du manioc et des pommes de terre. Le peu de ressources que le mari apportait permettait l'achat de quelques produits. Dans les années 1990, les femmes ont également commencé à travailler à la ferme, notamment à couper la canne. Aujourd'hui, quatre à cinq bus partent de Dourados pour emmener des ouvriers à la cueillette des pommes à Santa Catarina, sans retour immédiat ». Cette nouvelle réalité a eu un impact sur le travail autochtone à l'école, à la mairie... « Les enfants restent chez leurs grands-parents, chez les voisins ou parfois seuls. Les jeunes parents autochtones ont en tête qu'ils n'ont pas besoin de rester à la maison pour s'occuper de leurs enfants et partent travailler. Ils chargent les grands-parents. Et ceux qui n'ont pas de grands-parents ? Ainsi, nous avons l'enfant guaxo, celui dont les parents sont décédés ou ont été pris en charge par

leurs grands-parents. En tant qu'enseignant, je vois que cela a affaibli la culture guarani en général. Les enfants qui grandissent sans la présence de leurs parents, sans leurs conseils, volent, se droguent... Les parents, qui consommaient des boissons alcoolisées avant de partir travailler, avec le peu d'argent qu'ils gagnent ils le dépensent en boisson et en drogues », explique le professeur Cajetano.

Les formations bilingues sont une grande opportunité pour les groupes ethniques de préserver leurs traditions culturelles. Et pour les communiquer, il y a les spectacles de savoirs traditionnels – ouverts au grand public –, les savoirs autochtones à l'école, Tekoha Marane<sup>1</sup>, un événement organisé chaque année à l'école Tengatuí Marangatu, dans le village Bororó, organisé par la Coordination spéciale des affaires autochtones de Dourados (CEAID). Il vise à renforcer l'éducation scolaire en mettant l'accent sur la valorisation de l'histoire et des cultures autochtones. Le programme comprend la culture, l'histoire et les contributions autochtones à la région, valorisant leurs connaissances, leur durabilité et la promotion d'une société plurielle et moins soumise aux préjugés.

L'école et la formation ont apporté beaucoup d'espoir. De nombreux autochtones de la réserve sont entrés à l'université et reviennent au village avec de nouvelles idées, des connaissances qui, ajoutées à celles existantes, peuvent contribuer fortement à un meilleur avenir pour les membres de la communauté.



## Maison de prière

Il est temps de faire connaissance avec la Casa de Reza de Seu Getúlio Juca et Dona Alda, une importante guérisseuse. Nous avons repris la route de terre rouge. Aucune route ou rue du village n'est pavée ou nommée. Il n'y a pas d'équipement urbain, ni d'aire de jeux pour les enfants.

- Comment recevoir une lettre ? Un paquet ?

- C'est le chef, le capitaine, qui le reçoit dans son bureau devant l'école, à l'endroit que j'ai indiqué. On peut passer par là au retour. Au fait, je te dépose à la Casa de Reza, j'aurai deux autres cours l'après-midi et je reviendrai te chercher.

- D'accord !

Presque plus personne ne possède de nom ou un prénom indigène Guarani, Kaiowá ou Terena. Je vois des petites parcelles clôturées avec de fil de fer barbelé. Peu de choses plantées. Un bananier par-ci, un cocotier par-là... une église, une autre. Ciel uni, bleu. Où sont passés les animaux, les oiseaux ? Impression de passer après une guerre. Certainement après le coronavirus, qui n'est pas responsable de tous les dégâts, même s'il a beaucoup dévasté. À l'arrivée, la Casa de Reza, en chaume, impressionne par sa hauteur et sa taille, au-dessus de la terre rouge de l'arrière-cour. Derrière, une petite maison en bois où vit le chamane Getúlio Juca, sa femme Alda, un de leurs fils qui apprend à faire de l'artisanat, et un petit-fils. La parcelle est petite, elle possède un poulailler,

une « petite maison » qui fait office de salle de bain, des bananiers, des bambous, un goyavier et un grand arbre, où des chaises spaghetti invitent au repos à l'ombre. Ils plantent du manioc, du maïs et des pommes de terre, élèvent des poulets et des canards qui vivent en liberté sur le terrain en se nourrissant de ce qu'ils trouvent sur le sol.



Casa de Reza du chaman Getúlio Juca. Photo de l'auteur.

La Casa de Reza, ou Jerokiguasu, est l'un des points culturels importants du village. C'est là que les prières, les bénédictions et les rituels religieux sont exécutés. La grande prière, une façon particulière de louer leur dieu, effectuée dans la maison, une manifestation que les Européens ne voyaient autrefois que comme une danse, est une prière effectuée lors de la naissance des enfants, qui reçoivent leurs noms dans la langue maternelle. Durant ces moments, le chaman, Nhanderu, prie pendant trois jours, buvant du cauim<sup>4</sup> et de l'eau de cèdre. Le lendemain, au quatrième jour, le Cheru Hyapu Guasua envoie le nom des

<sup>4</sup> Boisson à base de manioc fermenté qui boivent des indigènes du Brésil.

enfants au ciel. Quatre Casas de Reza existent dans la réserve, fréquentées par Kaiowá, Guarani et Terena. Ce sont d'importants lieux de transmission de la culture, où les touristes passaient avant la pandémie de coronavirus. Les jeunes ne les fréquentent plus, ce qui attriste les anciens qui gardent la mémoire de leurs ancêtres.

Getúlio Juca, chef spirituel, le chaman de l'ethnie Guarani Kaiowá, a déjà fêté ses 80 ans. Il a reçu les connaissances de son arrière-grand-père et pratique depuis de nombreuses décennies. Il n'est pas en bonne santé. Il explique la situation délicate du village, la difficulté d'intéresser les jeunes à la culture, l'intolérance de certains qui ont déjà incendié trois fois la Casa de Reza. Toujours reconstruite.



Getúlio Juca. Photo de l'auteur.

Les touristes ont disparu après la pandémie, la situation, déjà délicate, s'est aggravée. Une voiture entre sur le terrain et Dona Alda se dirige vers elle. Il apporte un certain nombre de boîtes à lunch pour les enfants qui vivent autour de la Casa de Reza. Ils sont 36 sans parents, ou avec des parents ivrognes. Ils ne vont pas à l'école, ils viennent manger.

C'est l'heure du déjeuner. Fatigué, Getúlio a besoin de manger et de se reposer. Dona Alda, maître de prière, propose de me montrer la Casa de Reza. C'est une guérisseuse par des prières, elle a appris depuis toute petite dans la famille de son père, lui aussi chaman.

- Chaque nuit, nous prions pour que rien de mal n'arrive. Nous prions aussi pour ceux qui viennent à nous, avec le mauvais œil... Getúlio reçoit des personnes qui ont besoin de ses prières depuis l'âge de 18 ans.

- Avant, quand il n'y avait pas de médecin, c'était le chaman qui s'occupait de la naissance de l'enfant et le baptisait au quatrième mois. Il s'occupait de la vie spirituelle et physique de l'enfant.



La Casa de Reza reconstituée après des incendies. Photo de l'auteure.

Dona Alda nous présente l'intérieur de la hutte Casa de Reza. Le Xiru, un instrument utilisé par le chaman dans ses prières, que la femme n'a pas le droit de toucher. Getúlio l'a reçu de son grand-père qui lui a beaucoup appris. Le grand-père l'avait lui-même reçu de ses ancêtres. C'était donc quelque chose qui avait été sauvé des incendies, des objets qui avaient traversé des décennies, des siècles. Dona Alda est une personne qui prie depuis qu'elle est toute petite. Son rapport à la prière vient de son père et de son grand-père, également chamans. Elle a 74 ans. Le couple a 84 petits-enfants, 19 déjà majeurs, et des arrière-petits-enfants qui vivent dans la région. Les enfants sont enseignants, agents de santé... Elle

explique que les bougies ne sont pas utilisées à l'intérieur de la Casa de reza. « Ce qui est utilisé, c'est le don de la personne, la sagesse de la prière. Le chaman prend le Xiru et dit ses prières pour les gens qui viennent demander la santé, en général », explique Dona Alda qui connaît un certain nombre de remèdes contre le diabète, le cholestérol, l'arthrite, les ulcères... Elle a aussi beaucoup exercé comme sage-femme, à une époque où il n'y avait ni maternité, ni infirmières, ni médecins.

Elle connaît des plantes dont les tisanes aident au travail de naissance, et d'autres pour nettoyer le corps de la parturiente. « Je conseillais un bain pour moins souffrir et pour que le bébé puisse naître vite, en moins de 24 heures. Au bout de deux à trois heures l'enfant naissait ». Elle connaît un certain nombre de remèdes maison qui ont aidé de nombreuses personnes dans le passé. Prières et médecine, les deux choses unies dans le traitement.



Dona Alda. Photo : Robert Wenkemann.

Comment transmettre la culture des ancêtres aux nouvelles générations ? Comment transmettre des connaissances, former de nouveaux chamans ?

L'intolérance religieuse est également une préoccupation dans le village.

- Nous sommes Kaiowá, enfants légitimes de la terre, nous maintenons la religion de nos ancêtres, sans imiter la culture des autres. Beaucoup de gens parlent en apportant la Bible disant que c'est la parole de Dieu, mais nous parlons aussi au nom de Dieu. C'est le même Dieu, Nhanderu, qui est dans le ciel. Nous ne demandons pas d'argent pour prier, car Dieu n'utilise pas d'argent. Celui qui l'utilise est l'être humain, celui qui prélève la dîme.

Après la visite, un coup d'œil à l'artisanat que Dona Alda propose aux touristes de passage dans le village. Coiffe, hochet, flèches, boucles d'oreilles, colliers...



L'artisanat guarani est lié à leur religion. Leurs mythes font référence aux paniers et aux tresses. Des objets tels que des tissus (tapis et filets fabriqués sur le métier à tisser), des parures (colliers, boucles

d'oreilles, bracelets, coiffes), des armes (arcs et flèches) et des instruments de musique (hochet et taquapu,<sup>5</sup> un bâton rythmique creux) font partie de leur artisanat. Pour les fabriquer, ils utilisent des graines de plantes indigènes, des plumes, du fil, de la laine, de la ficelle, de la fibre de caraguatá,<sup>6</sup> du bambou, du bois, de l'empira<sup>7</sup> de banane, de la vigne et de la courge. Font également partie de leur culture les objets à usage domestique, comme le tamis, le tipiti,<sup>8</sup> utilisé pour travailler le manioc et le panier pour le transport des marchandises.

Actuellement, les objets artisanaux les plus produits dans la réserve sont les ornements, tels que des colliers, des bracelets, des épingles à cheveux et des boucles d'oreilles, utilisant de la noix de coco, des plumes, du bambou et diverses graines de plantes indigènes. Parmi les graines figurent le bois du Brésil, l'œil-de-chèvre, la leucène et l'açaï. Les objets tels que les tissus et les vêtements, produits par les femmes pendant des siècles, ne sont plus fabriqués en raison du manque de production de coton dans le village. D'autres ont cessé d'être produits parce qu'ils ont perdu leur utilité. Les armes – arcs et flèches – que les hommes produisaient pour la chasse et la pêche, puisque les animaux ont disparu avec la déforestation.

<sup>5</sup> Instrument de musique.

<sup>6</sup> Sorte de plante.

<sup>7</sup> Nom donné à toute fibre végétale, matière première pour la confection de corde ou de tissu grossier.

<sup>8</sup> Panier de paille cylindrique dans lequel la masse de manioc est placée pour être pressée.

on et la pollution des rivières, ne sont plus fabriquées que sous une forme miniaturisée, destinée aux touristes. Ils utilisent des bois comme l'aguaí, la liane guaimbê et le bambou. Pour le tressage de l'arc ils utilisaient, en plus de la liane, l'herbe brachiaria, le fil et la ficelle. La liane guaimbê est éteinte dans la réserve, le caraguatá,<sup>9</sup> lorsqu'il est trouvé, est utilisé pour fabriquer la corde des arcs. En l'absence de celui-ci, on utilise la ficelle. Les plumes qui ornent les pièces sont celles de poulet, teintées - dans le passé, avec des peintures extraites de catiguá - avec de l'aniline ou d'autres produits achetés au marché.

Les Kaiowá Guarani développent dans leur artisanat principalement l'arc et la flèche, les paniers de paille, l'usage de lianes imbé, les plumes, entre autres matériaux. La poterie n'est plus fabriquée au village faute de bois pour brûler les pièces, non pas faute d'argile. L'artisanat est d'une grande importance pour la population de la réserve de Dourados. En plus d'être une source de revenus pour les artisans autochtones, c'est une façon de maintenir en vie et de valoriser leurs traditions culturelles. Il est vendu aujourd'hui à la Foire des femmes indigènes du centre-ville et dans les Casas de Reza de la Reserve.

<sup>9</sup> Espèce de broméliacées.



Artisans du groupe Guaté. Photo : Robert Wenkemann.

Un bon exemple de producteurs est le groupe Guaté, formé en 2005 par des artisans des ethnies Guarani, Kaiowá et Terena du village de Jaguapiru. Avec une finition traditionnelle et raffinée, ils créent des collections exclusives de boucles d'oreilles et de pendentifs, et d'autres objets artisanaux appelés Porã Uhékoti, en utilisant des matières premières de la région : leucène, jatobá<sup>10</sup>, bois du Brésil, juá<sup>11</sup>, perles en œil de chèvre, chapeau de Napoléon, coque de noix de coco et tige d'herbe Brachiaria (art exclusif du groupe).

<sup>10</sup> Arbre qui donne fruit.

<sup>11</sup> Fruit de l'arbre juazeiro.



Artisanat Guaté, de la collection de Elen Mary Machado. Celui de droite est utilisé comme médaille de participation aux courses du groupe Tarahumara Fans pour le Projet Nascente Viva. Photos de l'auteur.



Artisanat Guaté.



Le travail de création d'une identité visuelle pour l'inclusion commerciale a été coordonné par l'APOMS, dans le but de valoriser la culture et l'artisanat locaux, et à travers ceux-ci, de diffuser l'histoire et les valeurs des artisans indigènes de la réserve vers la communauté externe. Les travaux devraient entrer dans une nouvelle phase d'activité capable de contribuer également à apporter des sources de revenus à la population d'artisans indigènes.

Réserve multiculturelle, trois ethnies, capitales culturelles diversifiées avec des danses, des chants, de

l'artisanat... des savoirs à revaloriser. Un savoir-faire qui a fourni à un certain nombre de personnes des sources de revenus, même avec une série de problèmes.

Certaines fêtes font partie des traditions indigènes de la Réserve de Dourados, comme la fête du maïs, une plante sacrée qui régit le calendrier agricole et religieux. Le maïs blanc est une référence. Des chants traditionnels des Guarani Kaiowá subsistent également dans la réserve indigène des Dourados.

La culture est une chose dynamique et vivante. Les pertes culturelles de leurs traditions ancestrales et l'acculturation des peuples autochtones de la réserve durent depuis longtemps, il est temps de prendre position sur la question afin d'organiser l'avenir.

Cajetano est de retour. Cette fois, je vais rencontrer le cacique, aussi appelé le capitaine. Devant la maison réservée au représentant du village Jaguapiru et de l'unité de La Poste, il y a un arbre jatobá. Les fruits tombés ne semblent intéresser personne. Izael Morales, de l'ethnie Terena, est le chef en ce mois d'octobre 2021 (à la fin de l'année, le chef élu était Ramão Fernandes). Le poste est électif, il reçoit les voix des membres de la communauté réunis en conseil de communauté. Le travail est bénévole, il consiste en beaucoup de travail social, de dialogue afin d'éviter les conflits ou pour les résoudre. Travail difficile, compte tenu des différences culturelles et

des problèmes auxquels la communauté fait face.

Le bureau est une sorte de mairie, capable de délivrer des documents et de collaborer avec la police. Après l'espace vert, la maison de droite a un sol rouge, du type de celui que j'aidais à cirer quand j'étais enfant. Après l'espace de réception, je rencontre le chef à son bureau. Nous parlons du rôle du chef/capitaine et du fonctionnement du poste, des problèmes du village et de l'avenir abordant le nécessaire sauvetage des langues, des traditions de ses peuples, comme les prières, la médecine traditionnelle...



Izael Morales. Photo de sa page Facebook.

## Un environnement dégradé

Les peuples indigènes de la réserve cultivaient du maïs, du manioc, des ignames, des pommes de terre pour leur alimentation ; ils récoltaient la papaye, la noix de cajou, le cacao et les cœurs de palmier. Puis, dans les années 1960, lorsque la Funai a divisé la terre en lots égaux, l'agriculture a été mécanisée avec l'introduction du soja et la pratique de la location des terres. Aujourd'hui, le sol de la réserve est dégradé, l'érosion est une réalité, les rivières sont polluées, les forêts ont disparu et, avec elles, la possibilité d'extraire du bois, des herbes médicinales, des produits servant à la confection d'artisanat ou à la construction des huttes... L'agriculture vivrière est moins pratiquée, le peuple de la réserve dépend d'activités rémunérées en dehors de celle-ci. Ceux qui possèdent des espaces le long de l'autoroute MS-156 et des routes secondaires les plus fréquentées travaillent dans de petites entreprises devant leur domicile, comme des bars, des magasins de pneus, des lave-autos...

Une situation différente du passé. En effet, avant d'être parqué, les indigènes avaient de l'espace pour chasser, pêcher et produire ce dont ils avaient besoin pour leur survie, en harmonie avec l'environnement. La surpopulation contribue également à l'épuisement des ressources naturelles essentielles. Flore et faune, ainsi que leurs sources qui se sont ensablées avec le temps et le manque de soins.

Le projet Nascente Viva a été créé afin d'inverser la situation, de récupérer l'environnements des sources, de reconstruire un écosystème autosuffisant qui offre à la communauté indigène un territoire pour profiter respectueusement des ressources naturelles – rivières, animaux, végétaux – et en harmonie avec leurs cultures, tout en respectant la législation. La restauration écologique et la conservation de la biodiversité par l'utilisation durable des ressources naturelles du village représentent une amélioration de la quantité et de la qualité de l'eau à usages multiples et une alternative pour le développement local, avec génération de revenus pour ses populations.

Comme indiqué, Nascente Viva est en partenariat avec l'Association des femmes autochtones de Dourados (AMID), l'Association des producteurs biologiques du Mato Grosso do Sul (APOMS), l'Université fédérale de Grande Dourados (UFGD) et le groupe de fans de Tarahumara, d'Allemagne. Projet qui a des partisans, des sympathisants et des donateurs européens.

Dans la réserve, il compte avec la participation de l'école municipale indigène Tengatuí Marangatu et de l'école publique interculturelle indigène Guateka – Marçal de Souza, en plus du soutien de Funai, Sesai, du journal O Progresso et de la pastorale indigène.

## La production des produits biologiques

La culture indigène qui protège la nature, qui produit une agriculture biologique, est en voie de récupération. La réserve compte au moins 20 producteurs bio suivis par l'APOMS. Le Terena Nelson Ávila da Silva, marié à une Kaiowá, l'un des leaders à Jaguapiru (il participe à la danse du bate-pau, un rituel de fête, en plus des danses guarani et des manifestations des Casas de Reza), cultive l'espace d'un hectare de terre que ses parents possèdent dans le village de Jaguapiru, où la forêt vierge est préservée depuis 80 ans, l'âge de sa maman.



Potager bio. Photo: Nelson Ávila da Silva.



Nelson un jour de fête avec son fils et un ami de celui-ci

Nelson participe, comme mentionné, au projet Nascente Viva, s'occupe du potager (avec le professeur Cajetano), de la pépinière de l'école Guateka, contrôle et supervise les plants plantés, entretient la maison de semences créoles guarani et est le coordinateur de la foire agroécologique indigène qui rassemble une vingtaine de producteurs.

Les plantations biologiques dans la réserve peuvent être considérablement développées avec le Centre Indigène APOMS Dourados, qui est en cours

de création, l'un des projets promus par l'institut d'Eduardo Moreira, le Liberta Knowledge Institute, qui rassemble les leaders indigènes et les connaissances de l'UFGD et APOMS, entre autres.

Olácio Komori, de l'Association des producteurs, affirme que la réserve a tout pour réussir un projet de production communautaire : de bonnes terres, une main-d'œuvre indigène de qualité et des consommateurs dans la ville de Dourados. Les producteurs existants, créant des coopératives et des sociétés de production indigènes, peuvent intégrer le Centre Indigène, afin de développer la production biologique et sortir les peuples indigènes des villages de Dourados et de la région de leurs vulnérabilités actuelles grâce au développement de cette activité économique.



## Les sources d'eaux

En plus des partisans et des sympathisants, le projet Nascente Viva compte sur avec la participation de l'APOMS, comme nous l'avons vu, de l'Association des femmes autochtones de Dourados (AMID), de l'Université fédérale de Grande Dourados (UFGD) et du groupe de fans de Tarahumara d'Allemagne. L'Association des Femmes a été créée en 2001 par la Terena Lenir Paiva Flores Garcia, de Jaguapiru, dans le but de donner de la visibilité aux femmes nécessiteuses, aux mères célibataires... les informer de leurs droits, faire avancer les connaissances ensemble. Elle compte maintenant plus de 200 membres dans les deux villages de la réserve. Elles ont beaucoup appris, développé des activités de couture, d'artisanat et de plantes médicinales.

Une solidarité s'est instaurée. C'est en apprenant par des femmes que les sources tarissaient, s'ensavaient faute de forêts, sans que les multiples entités responsables de la réserve n'agissent, que Dona Lenir et ses associées se sont mises en quête de solutions. Elles ont déclenché une importante réunion avec des dirigeants, des autorités publiques, des entités, elles ont trouvé la professeure Zefa Valdivina Pereira, de l'UFGD, travaillant dans le secteur de l'environnement, APOMS et Elen Mary Machado de Tarahumara Fans (association allemande), pour travailler sur le projet Nascente Viva.



Lenir Paiva Flores Garcia. Photo : Robert Wenkemann.



Femmes au siège de l'AMID lors d'un cours sur les herbes médicinales. Photo page Facebook de l'AMID.



Enfants avant la danse du bate-pau, le jour de la fête des peuples indigènes organisée par l'AMID. Photo page Facebook de l'AMID.

Le Tarahumara Fans Group, originaire d'Allemagne, dont le nom signifie « coureurs à pieds » ou « ceux qui courent vite » dans la langue du peuple mexicain d'origine aztèque, est un groupe composé de personnes de différentes cultures, qui courent

avec des t-shirts durables partout dans le monde, interagissant et s'amusant en faveur de l'environnement. Coordonnée par la Brésilienne Elen Mary Machado, l'institution a collecté des fonds pour le projet Nascente Viva par le biais d'une course annuelle et d'autres programmes. « Nous croyons que, de cette façon, nous contribuons à une planète plus humaine et plus verte. En plein dans l'esprit Tarahumara », explique Elen.



Elen Mary Machado, en Allemagne, garde une poignée de terre rouge de la réserve indigène de Dourados, offerte par Dona Alda, chef de la Casa de Reza, lorsqu'elle a béni le projet par une prière.



Course Tarahumara Fans organisée à Francfort, Allemagne (22/9/2019), en soutien au projet Nascente Viva et rencontre avec ses collaborateurs.

Zefa Valdivina Pereira, professeure à l'Université Fédérale de Grande Dourados (UFGD), biologiste, spécialiste de l'environnement, de la floristique et de la valorisation des zones dégradées (Doctorat en Biologie Végétale et Post-Doctorat en Ecologie de la Restauration), a rejoint le projet à la demande de l'AMID.

- Dona Lenir est venue me voir à la recherche de quelqu'un qui travaillerait à la restauration des zones dégradées, compte tenu de la situation sur les rives de la rivière Jaguapiru, où l'eau pénètre dans les maisons des habitants. Nous sommes allées à une réunion, avons fait plusieurs visites dans la région dans le but de développer le projet ensemble.

Responsable de la partie technique, dans la phase pilote du projet, la professeure a préparé le Plan de Récupération des Zones Dégradées et Altérées (PRADA), soumis et approuvé par la Funai et l'Ibama sur les terres fédérales. Ainsi, en 2018, le projet de renaturation de la partie haute, de l'autoroute à la source, soit 2,5 hectares, a débuté par

la plantation de plants sur les berges de la rivière Jaguapiru, lors de la journée mondiale de l'eau, le 22 mars, avec des semis locaux et ceux offerts par Olácio Komori.

La communauté a aidé à planter et à nettoyer, dans le cadre d'efforts conjoints et a repris le projet. La pépinière de l'école Guateka a été créée avec une capacité de 10.000 plants pour le projet et la communauté dans la restauration des zones de la réserve. Une maison de graines créoles a aussi été créée.



Aginaldo Rodrigues, Cajetano Vera et d'autres membres de la communauté lors de l'inauguration de la Casa de Sementes Crioulas Tengatuí Marangatuí, en novembre 2019, pour soutenir le projet Nascente Viva.

L'avenir du projet, selon la professeure, est d'étendre la restauration des 2,5 hectares pour atteindre les 13,5 ha de la rivière Jaguapiru et poursuivre la restauration de toutes les autres sources de la réserve. Beaucoup de travail ! Le projet Nascente Viva a sensibilisé, outre ses membres, la communauté et les importants partenariats entre les écoles – enseignants et élèves. En plus de la construction, à l'Escola Guateka, de la pépinière pour la production de jeunes plants, ils ont donné – et font – des confé-

rences sur l'importance de restaurer les ruisseaux dans le village. Fin 2019, un an après le début du projet, la première source a été récupérée avec la plantation de 1 200 arbres, des espèces originales telles que l'aroeira, le cèdre, l'embaúba, le figuier, l'ingá, l'ipê, le jatobá et le jenipapo.

Récupération de la ressource en eau du village, mais aussi promotion des bonnes pratiques de préservation de la ressource par des actions pédagogiques, stimulant la responsabilité individuelle et collective et l'engagement dans la sensibilisation de la société. Autrement dit, revitaliser les sources et sensibiliser la population à l'importance de l'eau et à son environnement. La même année, le projet a reçu le trophée Marco Verde, décerné par la mairie de Dourados pour la promotion d'initiatives inspirantes capables de contribuer à construire un avenir durable en prenant soin de l'environnement.



L'Équipe Nascente Viva célébrant le prix, en 2020. De gauche à droite : Cléber, Cajetano, Sara (étudiante), Olácio, Luana (étudiante), Bruno (étudiant), Elen, Zefa, Aquiles (avocat autochtone) et Nelson. Photo : Robert Wenkemann.



Élèves de l'école Tengatuí. Photos : Olácio Komori.

Après la restauration de cette première source, beaucoup reste à faire. La Réserve de Dourados, de 3 474 ha (3 515 ha, selon la Funai), ne possède que 4% de sa superficie en réserve forestière (2015) et 13% de zones humides, c'est-à-dire de plaine inondable associée à des sources. Le reste, 83%, de l'espace de la réserve est occupé par des logements, de l'agriculture, des pâturages, des vergers et diverses infrastructures. Malgré les contraintes imposées par leurs caractéristiques naturelles, ces zones humides ont subi des pressions pour être occupées par des habitations et des activités agropastorales, ce qui est grave. Nascente Viva veut poursuivre le travail de récupération des autres sources et des 13,5 ha de la rivière Jaguapiru, qui passe à l'intérieur du village et dont la végétation native est en mauvais état de conservation et a besoin d'être enrichie. Ainsi, les objectifs à court, moyen et long terme du projet sont : favoriser la restauration de 100 hectares de zone de préservation permanente de la Réserve de Dourados ; mettre en place une pépinière d'une capacité de 30.000 plants natifs, tous les six mois ; former des élèves du primaire et du

secondaire à devenir des agents environnementaux au sein du village ; former les autochtones aux bijoux et à l'artisanat, à la collecte de semences et à la production de semis ; et établir un système d'agroforesterie comme unité de démonstration pour la formation future. Pour mener à bien ces projets, Nascente Viva a besoin d'aide. L'environnement est important pour les peuples autochtones qui vivent sur la réserve, mais aussi pour toute l'humanité.

Avec un patrimoine environnemental revitalisé, une économie peut être développée, basée sur l'agriculture familiale, l'écotourisme – randonnées à vélo, pêche... –, des activités culturelles comme les visites aux Casas de Reza, et sur le commerce de l'artisanat, de la gastronomie et des herbes médicinales. Ce serait une façon de maintenir, de valoriser et de transmettre les traditions culturelles et, pourquoi pas, de renouer avec la « manière d'être indigène » avec une organisation familiale de production et de consommation collective qui représenterait pour eux l'union et le renforcement des traditions. Renouer avec le sens de la collectivité et de la coopération entre les membres. Les peuples indigènes sont dotés de cultures et nous, Blancs- indigènes-noirs-jaunes, les apprécions au point d'avoir donné des noms indigènes aux villes, en utilisant leur cuisine comme le beiju, le paçoca, le guaraná, la pamonha, le popcorn, le rocou... leurs arbres fruitiers comme le jacquier, le jatobá, la papaye, la jabuticaba, le pequi...

Des intellectuels, des leaders indigènes peuvent s'approprier des points positifs existants, mentionnés ou non, afin de changer la situation délicate dans laquelle se trouve la réserve. L'artisanat, la production biologique compatible avec la culture indigène et un environnement soigné permettent le développement d'un tourisme culturel et écologique indigène de qualité.





Réalisation :



Partenaires :

Escola Estadual Indígena Intercultural  
Guateka - Marçal de Souza

Escola Municipal Indígena  
Tengatui Marangatu

Appuie



SESAI  
Secretaria Especial  
de Saúde Indígena



Tierra Vermelha - Audiovisual

## Sources:

<http://nascenteviva.com>

<https://jovensindigenas.org.br>

[www.tekoha.org.br](http://www.tekoha.org.br)

<https://terrasindigenas.org.br/>

Funai

MARQUES, Leila Roque Ribeiro; ALVES, Gilberto Luiz. A produção do artesanato guarani no município de Dourados, Mato Grosso do Sul. Espaço Ameríndio, Porto Alegre, v. 13, n. 1, p. 198-216, jan./jun. 2019.

<https://bit.ly/3pKae9W>

Le livre *Sources vivantes, Nascentes Vivas*, vise à informer sur le projet de la Réserve Indigène de Dourados, MS, Nascente Viva. Il parle des villages Jaguapiru et Bororó où leurs habitants sont soumis à des défis quotidiens. Il évoque sa création au début du siècle dernier, lors du projet de colonisation du gouvernement qui créa cette réserve sans consulter les trois peuples devant y habiter : Guarani, Kaiowá et Terena. Il parle de ses problèmes, mais aussi de ses espoirs avec l'éducation bilingue des nouvelles générations dans les écoles des villages, la culture ancestrale qui perdure dans les Casas de Reza, dans les associations, dans l'esprit de chaque indigène avec ses savoirs et ses traditions ; la production d'artisanat ... la récupération des sources et de l'environnement dégradé.



Foto: Arquivo da Aulora

**Mazé Torquato Chotil** est née à Glória de Dourados, dans l'État du Mato Grosso do Sud (Brésil). Au milieu des années 1970 elle part étudier à São Paulo. Elle vit à Paris depuis 1985. Journaliste, chercheuse, titulaire d'un doctorat en Sciences de l'Information et de la Communication et d'un post-doctorat à l'EHESS, elle est l'auteure de *Minha Paris Brasileira*, *Lembranças do sítio*; *Lembranças da vila*; *Minha aventura na colonização do Oeste*; *Trabalhadores exilados*; *José Ibrahim*; *Maria d'Apparecida negroluminosa voz*, *Na Rota de traficantes* et *No Crepúsculo da vida*. En français, elle a publié *Ouvrières chez Bidermann*, *L'Exil ouvrier* et *Maria D'Apparecida - Une Maria pas comme les autres*.